

XYZ. La revue de la nouvelle

Un chat dans la gorge

Maude Deschênes-Pradet



Numéro 139, automne 2019

Chats : on les adule, on les exècre

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/91494ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Jacques Richer

ISSN

0828-5608 (imprimé)

1923-0907 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Deschênes-Pradet, M. (2019). Un chat dans la gorge. *XYZ. La revue de la nouvelle*, (139), 75–80.

Un chat dans la gorge

Maude Deschênes-Pradet

J'ÉCRIS parce que je cherche un nom pour le chat. Tu vas me dire que ce n'est pas un vrai problème. Pourtant, ce chat ne peut pas demeurer anonyme pour toujours. Ça fait déjà quatre mois qu'on vit ensemble, il pèse plus de trois kilos. Il faut que j'arrête de l'appeler « chaton ».

C'est à la fois un souci pratique et philosophique. D'une part, j'ai besoin d'un mot pour m'adresser à lui, et pour le dossier chez la vétérinaire. D'autre part, il me semble que malgré leurs ressemblances, chaque chat est un individu à part, c'est-à-dire qu'il a une personnalité bien à lui, des préférences alimentaires, des jeux favoris, des cachettes qu'il a élues lui-même, une voix unique. Il ne peut pas s'appeler juste « chat ». Il lui faut un nom propre, avec une lettre majuscule.

Tu comprends, n'est-ce pas ? « Chaton », ça convenait au début, tant qu'il tenait dans une boîte à mouchoirs. Il grandit à vue d'œil ces jours-ci. Tu vois, une décision aussi importante que le nom d'un animal, ça me paralyse. Je sais bien que ce n'est pas comme pour un enfant. Mon félin ne se fera jamais intimider à l'école. Mais un nom, ça définit, ça détermine. Ça influence le regard des gens, sur lui et sur moi. Il y en a qui sont lourds à porter. Adolphe. César. D'autres sont insignifiants. Grisou. Fluffy. Il faut choisir entre les deux.

Je t'écris cette lettre pour te demander ton aide. Il me semble que tu as toujours su ce que tu voulais, ce qui convenait, ce qu'il fallait faire. Moi, j'ai beau chercher, mon cerveau est comme un raisin sec depuis que j'ai terminé ma thèse. Il est petit et ratatiné. Vide. J'ai même acheté dix petites culottes identiques, noires, pour ne pas avoir à choisir laquelle porter chaque matin.

Puisque tu ne l'as jamais rencontré, laisse-moi te confier ce que j'ai observé à propos du chat. D'abord, sache qu'il est furieusement vivant. Ce chaton n'a peur de rien, ni du bruit 75

de l'aspirateur, ni des inconnus, ni des chiens, ni même de mon amour incommensurable, qui a pourtant déjà fait fuir quelques humains. S'il aime se cacher dans des boîtes, sous les tapis, derrière les meubles, c'est pour mieux bondir sur sa proie — une balle, une araignée, un pied. C'est un aventurier, un curieux, un explorateur. Il veut tout voir, tout sentir, participer à toutes les activités.

Je te donne un exemple. Ce soir, j'ai allumé une chandelle, pour la première fois depuis que j'ai adopté le chat. Il s'est tout de suite approché de la flamme, a senti la chaleur, hésité. Je me suis dit que tout allait bien. Quelques secondes plus tard, alertée par l'odeur nauséabonde, j'ai constaté que le chat s'était tout de même avancé trop près. Ses vibrisses, celles situées au-dessus des sourcils, avaient brûlé. Il a maintenant l'air d'un bébé chat avec des sourcils comme grand-papa, frisés et partant dans tous les sens.

Un autre exemple. Tout à l'heure, j'ai voulu faire le lit. C'est un lit double tassé dans un coin, à cause de l'étroitesse de la chambre. Il faut une certaine gymnastique pour se rendre du côté collé au mur et glisser les draps et couvertures entre le matelas et le papier peint. De plus, les draps sont encore neufs et raides, ils coopèrent moins que les anciens, que j'ai laissés à Vincent quand il a déménagé. Quand j'ai commencé à me débattre avec ces draps sans odeur et sans histoire, le chat s'est mis à courir et à bondir sur le matelas, sous le lit, à attraper mes pieds, mes mains, à se pendre au bout du drap, à se cacher dans les plis, à agripper les taies d'oreillers. Je crois qu'il voulait s'amuser. N'empêche, j'ai mis un temps considérable à accomplir cette simple tâche. Mais j'avais peut-être tort de me sentir pressée.

Parfois, le chat fait du ménage. Tout ce qui traîne sur le dessus des meubles, il le pousse par terre. Ma petite théière en argile a connu un destin funeste, il y a quelques jours. Elle a fini fracassée sur la céramique du plancher. Ce n'est pas grave. Je n'avais qu'à mieux la ranger. Pour prévenir les incidents, je me suis débarrassée de tout ce qui ne pouvait pas être rangé dans les armoires. La boîte à épices que Vincent

avait rapportée du sous-sol de ses parents, et oubliée sur le comptoir. Le bol à fruits en céramique, tout écaillé à la suite de trop de déménagements. Je l'avais peint à la main, dans une autre vie. Chaton a une manière unique de m'amener à simplifier les choses.

Comme tu le constates, c'est un félin qui a du caractère. Il croque dans tout. Les bouts de carton, les mains, les tendons d'Achille, les coins des livres. Alors qu'il était encore très petit et frêle, il a combattu avec la même férocité deux virus dangereux aux noms effrayants, la calicivirose et la rhinotrachéite virale féline, qu'il avait contractés au refuge. À deux reprises, il a été si malade que j'ai eu peur qu'il meure.

Tu vas me demander pourquoi je t'écris à toi, et pas à quelqu'un d'autre, alors que ça fait si longtemps qu'on ne s'est pas parlé. Je ne suis pas certaine de connaître la réponse, mais ces jours-ci je pense à toi. Je crois me souvenir que vous aviez un chat, quand j'étais petite, grand-papa et toi. Un grand chat jaune-orange qui s'appelait Maurice. Je ne l'ai pas souvent caressé. Il chassait surtout les souris dans la cave et protégeait les réserves de l'épicerie. Mais ce n'est peut-être pas exact.

Je n'arrive pas à me rappeler avec certitude la chronologie des événements. Est-ce que vous teniez encore l'épicerie au rez-de-chaussée de la maison, à ce moment-là ? Maurice était-il là de ton vivant ou est-ce que grand-papa l'a adopté seulement après ton décès ? Il paraît que le cerveau invente les bouts de souvenirs qu'on a oubliés pour en faire des histoires cohérentes.

Savais-tu que je vis dans ton quartier ? Je loue un appartement en face de l'église Saint-Joseph, à quelques minutes de votre ancienne maison. C'était l'église des Plouffe, dans le roman de Roger Lemelin, que tu as peut-être connu d'ailleurs. L'église a été démolie, il y a quelques années, pour faire place à des immeubles d'appartements chics que je n'aurais pas les moyens d'habiter. Le nom de votre rue n'est plus le même. Après les fusions municipales, il a fallu éliminer les doublons. Mais les parcs du quartier, où on jouait à la cachette le

soir avec nos cousins pendant que les adultes jasaient autour de la table, n'ont pas beaucoup changé. J'aimais déjà suivre les cousins partout dans leurs aventures imaginaires. Je me laissais guider, je participais, mais je n'aimais pas décider.

Je ne sais toujours pas ce que je veux. Qui je suis. D'où je viens, avant votre maison.

J'aurais aimé mieux te connaître. J'ai quelques souvenirs. Dès qu'on entrait chez vous, tu nous disais de mettre des mitons. C'était des pantoufles en phentex. Il y en avait une boîte dans l'armoire à balais de la cuisine : on en trouvait de toutes les tailles et de toutes les couleurs. On entrait par la cuisine, parce que la porte arrière était utilisée par les clients de l'épicerie. Dans ce même rangement, qui contenait les mitons, les cintres de métal étaient enrubannés de phentex, deux couleurs par cintre, comme des cannes de bonbon. Tu avais toujours un tricot en cours, les pelotes bien enroulées dans le petit meuble à côté du poêle.

Quand tu nous gardais, nous faisons des casse-têtes ovales, qui se rangeaient dans des boîtes tubulaires — étaient-ce des casse-têtes Avon ? — et qui représentaient des jeunes filles en robes fleuries qui faisaient des pique-niques sur l'herbe ou qui tenaient des chatons sur leurs genoux. Parfois, tu nous demandais d'enfiler ton aiguille, parce que nous avions de petits doigts et de bons yeux. Je me sentais fière de t'aider.

En haut, à l'étage des chambres, tu gardais une collection de poupées, exposée dans une armoire. Elles étaient jolies ; je les regardais souvent. Elles portaient des robes traditionnelles de tous les pays du monde. Ta manière de voyager ? Il ne m'est jamais venu à l'esprit de demander à les voir de plus près, ni d'ouvrir la porte vitrée.

Papa m'a raconté que tu aimais jouer aux cartes, le soir, avec lui et ses frères et sœurs, quand ils étaient jeunes. Ils te laissaient gagner, parce que si tu perdais, tu les envoyais se coucher. Il m'a aussi dit que tu étais la meilleure vendeuse de produits Avon de la basse-ville, et que tu racontais aux

tu avais simplement une peau magnifique, de naissance, sans crème ni fard. Tu savais ce que tu voulais et comment l'obtenir.

Il y avait souvent de la visite qui arrivait pour le souper : des connaissances, de la famille, des voisins, des amis, des enfants. Surtout vers la fin du mois. Chez vous, il y avait à manger tous les jours, à cause de votre statut d'épiciers. Tu accueillais plein de gens. Ils mettaient leurs bottes dans le bain et enfilaient des mitons. Tu les nourrissais, en ajoutant de l'eau dans la soupe s'il le fallait. Papa fait encore cuire le poulet comme toi, en l'ébouillantant d'abord avec du thé, puis en le mettant au four pendant quatre heures, à température moyenne, en l'arrosant toutes les heures. Vers la fin, la viande devient très tendre ; elle se détache toute seule.

Tu disais souvent que tu aurais aimé aller à l'école plus longtemps. Tu n'avais pas pu terminer le primaire, il avait fallu que tu abandonnes avant la fin de ta quatrième année, dès la naissance de ton plus jeune frère. Mais tu as encouragé tes enfants, tes filles, à étudier. À travailler pour payer leurs études, plutôt que de t'aider à la maison. Ton aînée ne savait pas faire cuire un œuf quand elle s'est mariée, mais elle détenait un diplôme universitaire.

Je ne t'ai pas connue jeune, mais il y avait une photo dans le salon qui avait été prise à la plage, de toi et grand-papa en maillots de bain. Sur la photo, tu avais les cheveux noirs et bouclés, les mains manucurées. Moi, je t'ai connue avec les cheveux blancs, le visage pâle, les mains veinées de bleu. Le cou fragile d'où pendait un excès de peau, le menton fier. Il me semble que ton menton en disait beaucoup.

J'aurais voulu parler à la femme en maillot de bain sur la plage, dans la photo en noir et blanc. Celle qui est sûre d'elle, qui offre du pâté, des œufs durs, des cornichons, une autre portion de dessert, comme d'autres disent je t'aime.

Je ne posais pas beaucoup de questions quand j'étais petite. Je croyais tout savoir. Les questions importantes me viennent seulement maintenant, alors que je me trouve à la croisée des chemins, et seule. Il me semble que j'ai atteint 79

une sorte de date limite. L'âge auquel la société s'attend à ce que je me case. Quand je croise d'anciens camarades d'école, ils me demandent où je vis, si j'ai des enfants, ce que je fais. Je réponds, je loue un trois et demie, j'ai un chat, je lis des livres.

Si tu étais toujours vivante, je lirais pour toi des passages des livres de Nelly Arcan, ce qu'elle a écrit sur la condition féminine, la détresse et l'obsession de la beauté. L'absurdité qui nous pousse à courir après des vies de couverture de magazine. De son ambition, de sa faim d'amour, d'affection, de reconnaissance, de son besoin de se sentir exister.

Je te parlerais de Jacques Poulin, de la tendresse de ses personnages les uns envers les autres, de la famille étonnante qu'ils se sont inventée ensemble au fil de leurs aventures. De ce qu'il a écrit sur la ville de Québec, les rues que tu connais. Je te raconterais les noms des chats dans ses romans — Chagrin, Chaloupe, Charabia, Famine, Mathusalem.

Je te raconterais les livres d'Annie Ernaux. Je te lirais les pages où elle décrit l'épicerie de ses parents, l'ambition de sa mère, son désir féroce de sortir de la condition ouvrière dans laquelle elle était née, en devenant commerçante. J'aimerais savoir si tu trouves que l'épicerie de ses parents ressemble à la vôtre même si, pour elle, c'était en France. Je te demanderais à quoi ressemblait ton enfance à Baie-Saint-Paul, comment tu as rencontré grand-papa, pourquoi vous êtes venus vivre à Québec, ce que tu penses de l'amour, des enfants.

Et comment on trouve un nom pour son chat.